

## La récupération de la mémoire historique : un palimpseste historiographique ?

EVA TOUBOUL

CRIIA – EA 369 (UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE)  
etouboul@parisnanterre.fr

1. Depuis le début des années 2000 s'est imposé dans la société espagnole le thème de la « récupération de la mémoire historique », qui peut ressembler à une mode tant il est utilisé dans une multitude de domaines : historiographie, bien sûr, mais aussi roman, cinéma, séries TV (comment ne pas penser à *Cuéntame cómo pasó*, la très célèbre série de TVE1 qui vient d'achever sa dix-neuvième saison ?)... sans oublier la politique. Si l'expression a gagné en visibilité avec la création en 2000 de l'*Asociación por la Recuperación de la Memoria Histórica* (ARMH), qui s'est donné pour mission de déterrer les corps jetés dans les fosses communes par la répression franquiste afin de les identifier et de leur offrir une sépulture digne, c'est avec la loi du 26 décembre 2007 « qui reconnaît et amplifie les droits et établit des mesures en faveur des victimes de persécutions ou de violences pendant la guerre civile et la dictature » qu'elle a atteint son apogée. Si c'est comme « Loi de la Mémoire Historique » qu'on a pris l'habitude de désigner ce nouveau dispositif juridique, l'expression est très contestable, et d'une grande maladresse : ainsi que le signale Stéphane Michonneau dans l'excellent « essai d'égo-exorcisme » qu'il a publié en 2017, elle n'est pas scientifiquement satisfaisante, car elle finit par subordonner l'histoire à la mémoire, la connaissance à l'émotionnel, l'objectif au subjectif. Cela a un effet pervers :

En Espagne est instruit un procès aux historiens, accusés d'avoir nourri délibérément le « pacte de l'oubli » qui caractériserait la transition espagnole. Dans la Péninsule plus qu'ailleurs, on enjoint donc aux historiens de participer activement à une sorte de « revanche de la vérité » mémorielle. En fait, on leur reproche de n'avoir pas révélé la dette mémorielle que les militants de la mémoire s'imaginent avoir contractée vis-à-vis de leurs ancêtres. (Michonneau, 2017 ; 42)

2. Mais plus encore que la mémoire historique, c'est ce que l'on met derrière le terme de « récupération » qui nous intéresse ici, en partie, car ce mot implique que l'on ait caché cette mémoire, et qu'il est temps de la faire

affleurer à nouveau, comme ces squelettes que déterre l'ARMH. À moins que l'écriture de la mémoire historique ne serve à recouvrir les historiographies passées ?

3. Comme évoqué supra, la récupération de la mémoire historique a aussi des applications dans la littérature, puisqu'au sein du genre du roman historique, s'est développée une sous-catégorie appelée « roman de la mémoire », qui entreprend de révéler le passé récent de l'Espagne au travers de fictions qui, nous le verrons, se piquent le plus souvent de véracité historique.
4. Notre objectif dans cet article va donc être de signaler les points communs entre historiographie et roman de la mémoire historique, depuis une perspective de transtextualité qui met en jeu à la fois le palimpseste, objet de ce volume, et d'autres pratiques, qui révèlent les liens secrets unissant textes et genres au sein de ce courant. Je m'appuierai plus spécifiquement sur deux romans qui me semblent être parmi les plus réussis et qui proposent probablement la meilleure réflexion sur les liens fiction-histoire dans le cadre de ce courant de récupération de la mémoire historique : *Mala gente que camina*, de Benjamín Prado (2006), et *iOtra maldita novela sobre la guerra civil!*, d'Isaac Rosa (2007), dont le titre est en lui-même un programme.

### **Évolution du discours historiographique sur la Guerre civile**

---

5. Après sa victoire sur le gouvernement légitime de la République en 1939, l'une des premières mesures que prend le nouveau régime franquiste est l'épuration des élites intellectuelles et universitaires, tout particulièrement des historiens. Dans un article consacré à ce « grand remplacement », version franquiste, Rubén Pallol signale qu'il existait, en 1939, 49 chaires d'Histoire dans toute l'Espagne, dont 20 avaient perdu leur titulaire au cours des trois années précédentes, qu'ils aient été tués, mis à la retraite, mis à l'écart ou qu'ils aient choisi l'exil pour sauver leur vie (Pallol, 2015 ; 104). Dans les douze premières années du régime, jusqu'à 1951, et jusqu'au départ d'Ibáñez Martín du ministère de l'Instruction Publique, ce sont 28 chaires qui seront nouvellement pourvues par des historiens, souvent jeunes, qui avaient fait très tôt allégeance au nouveau régime (dès le début

de la guerre pour les premiers nommés, un peu plus tard pour les autres, et quitte à dénoncer les collègues peu adeptes du Caudillo...). L'objectif de ce renouvellement massif est très clair : l'écriture de l'histoire de l'Espagne, et, surtout, de la mise en place du franquisme, doit être laissée entre les mains de fidèles, qui sauront transformer le coup d'État en un acte de dévouement à la grandeur de l'Espagne.

6. Pendant cette première étape, donc, qui va de la fin de la Guerre civile au milieu des années 1960, le discours historiographique en Espagne sur le conflit et l'époque qui a suivi est très simple : la Seconde République avait perdu toute légitimité après la Révolution de 1934 aux Asturies, le Front Populaire était une manipulation soviétique ; l'armée, émanation de l'Espagne véritable, avait donc pris sur elle de se soulever contre le gouvernement en place, qui incarnait l'anti-Espagne. Les presque trois ans de guerre, les morts, les destructions, les privations, tous les malheurs de l'Espagne en ces premières années du franquisme étaient donc à attribuer aux « rouges ». À cette historiographie univoque répond celle des perdants, qui, depuis l'exil, rédigent leur propre version des événements et des responsabilités.

7. À partir des années 1960, on assiste à une première évolution de l'historiographie franquiste : les « *veinte años de paz* » ont été célébrés, et arrivent dans les sphères du pouvoir des générations qui n'ont, pour ainsi dire, pas connu la guerre ; le temps de la réconciliation semble donc venu. Le discours officiel évolue alors vers le mythe du caïnisme, selon lequel les Espagnols sont incapables de s'entendre, et l'on retrouve dans les ouvrages publiés à l'époque l'idée que « nous avons tous notre part de responsabilité », « *todos tuvimos la culpa* ». C'est aussi à cette époque-là que l'on va compter les morts, pour démontrer que les deux camps ont commis des massacres et ont fait preuve de cruauté. Il ne s'agit donc pas de substituer une historiographie à une autre, mais de réécrire partiellement l'histoire officielle pour lui donner une nouvelle orientation (Richard et Vorms, 2015 ; 19). L'« historien officiel » du régime à l'époque est Ricardo de la Cierva, chargé par Manuel Fraga Iribarne, Ministre de l'Information et du Tourisme, de rédiger un récit de la guerre et du premier franquisme dont l'assise scientifique permette de répondre aux historiens écrivant depuis l'étranger. Or un tel projet passe par un accès à des sources plus variées que celles du seul camp franquiste.

8. La mort du dictateur Francisco Franco en 1975 et la transition du régime vers la démocratie provoquent, bien évidemment, une nouvelle évolution historiographique. On ne peut cependant pas parler de tournant ni de révolution : la lecture pacificatrice de la guerre civile prédomine toujours, ce qui permet de refonder l'unité nationale, en affirmant que si la Guerre civile est un conflit fratricide, c'est bien la preuve que les Espagnols sont frères (Godicheau, 2015 ; 62). Là encore, les historiens qui débutent leur carrière vont s'appuyer sur l'historiographie préexistante pour la compléter au moyen de nouvelles sources : outre les archives qui s'ouvrent peu à peu à la fin des années 1970 et tout au long des années 1980, de nouvelles sources sont utilisées, comme les témoignages oraux. Cependant, ainsi que le signale François Godicheau dans un article qu'il consacre à « l'histoire objective de la Guerre civile et la mythologie de la Transition », les travaux entrepris ne cherchent pas à renouveler le savoir existant, à partir d'une analyse originale, mais plutôt à « compléter les blancs » laissés par les recherches antérieures (Godicheau, 2015 ; 66-68). Alors que se multiplient les publications sur la Seconde République, la Guerre civile et le franquisme dans les vingt années suivant la mort de Franco, les auteurs n'ont nullement l'intention de faire table rase de l'historiographie passée, mais emploient plutôt une technique de superposition, de palimpseste au sens propre : reprendre le texte initial, et y superposer un deuxième texte. À la différence des copistes médiévaux, cependant, on ne ponce pas intégralement le texte initial pour réécrire par-dessus, mais on fait plutôt des rajouts entre les lignes.
9. L'arrivée à l'âge adulte de la troisième génération, celle des petits-enfants de la Guerre civile, confirme cette dimension palimpsestuelle de l'historiographie. Les jeunes adultes de la fin des années 1990-début des années 2000 sont en effet les premiers à ne pas porter sur leurs épaules la peur d'un retour de la Guerre civile : ils n'ont connu, pour ainsi dire, que la démocratie, et ne s'encombrent pas des précautions de leurs grands anciens pour maintenir la paix civile. Au contraire, ils se montrent assez critiques, tout particulièrement envers les historiens de la Transition. À leurs yeux, ces derniers sont coupables d'avoir accepté ce soi-disant « pacte de silence » censé avoir cimenté la démocratie ; un pacte que symbolise, justement, la Loi d'Amnistie d'octobre 1977. Ils s'appuient aussi sur la rupture du consensus qui s'est amorcée à la fin des années 1990, quand le décompte des victimes entamé à la fin du franquisme a été étendu à la répression pendant

les 36 années de dictature. L'asymétrie entre les deux camps est alors mise en exergue, annihilant ainsi toute possibilité de considérer que la culpabilité est partagée équitablement entre eux. C'est cette génération des petits-enfants qui va s'emparer du mouvement de récupération de la mémoire historique. En terme d'historiographie, contre toute attente, cela ne va pas passer par une réécriture des événements, mais par un travail de dévoilement, de recherche sur ce que les historiens antérieurs ont, sciemment ou non, recouvert de leurs écrits. On est ici presque plus proche de la technique picturale du repentir que du palimpseste. Cette quatrième phase de l'historiographie de la Guerre et du franquisme présente une caractéristique assez singulière : elle n'est pas uniquement prise en charge par des professionnels, mais par la société civile. L'interprétation scientifique des données est donc reléguée au second plan, au profit d'une lecture émotionnelle des événements.

10. Dans cette perspective, l'essai n'est donc plus le support unique de l'écriture de l'histoire : la presse dite d'investigation mène ses propres enquêtes (je pense, par exemple, à l'énorme dossier sur les bébés volés publié par *El País* pendant des mois au début des années 2010) ; la fiction prend aussi une place dans ce travail qui vise à déterrer les secrets supposés du passé. On peut distinguer deux grands types de fictions à visée historiographique : celles qui ont pour décor et sujet la guerre ou le franquisme, comme la série des *Episodios de una guerra interminable* d'Almudena Grandes, dont la publication commence en 2010, ou *La noche de los tiempos* d'Antonio Muñoz Molina (2009), par exemple ; et celles qui proposent différents niveaux de diégèse, situés à différentes époques. Dans ce dernier cas, le schéma est en général assez répétitif : un/e narrateur/trice, ou un protagoniste, découvre une photo / un manuscrit / un nom... dont personne ne sait rien et qui semble cacher un secret sulfureux, en rapport avec la guerre ou la dictature, qu'il/elle cherche à révéler, pour mettre au jour un épisode oublié de l'histoire locale ou nationale.
11. Les deux romans que je me propose d'étudier à présent m'ont paru spécialement intéressants pour ce volume, en ceci qu'ils jouent avec différentes formes de transtextualité, à commencer par le palimpseste, présent thématiquement ou formellement. Accessoirement, ils sont aussi strictement contemporains, puisque publiés en 2006-2007, en plein débat sur la Loi de la Mémoire Historique.

***Mala gente que camina, ¡Otra maldita novela sobre la guerra civil, romans du palimpseste***

---

12. Rappelons tout d'abord rapidement le sujet de ces romans. *Mala gente que camina* est un récit assumé par un narrateur à la première personne, professeur de littérature dans un lycée public madrilène, et chercheur spécialisé en littérature espagnole de l'après-guerre. Au moment où le récit commence, il prépare une communication sur Carmen Laforet, pour un colloque aux États-Unis. Dans le cadre de son travail de professeur principal au collège, il reçoit une mère d'élève qui, par politesse, lui demande sur quoi porte sa recherche avant de lui apprendre que sa belle-mère, Dolores Serma, a fréquenté Laforet à l'époque où elle écrivait *Nada*, et a elle-même publié un roman quinze ans plus tard. Après lecture du roman (visiblement à clés) et de multiples rencontres avec la mère d'élève (dont il est, entre temps, devenu l'amant), le narrateur obtient le manuscrit d'*Óxido*, sous différentes formes, dont un tapuscrit sur papier-carbone 3 copies. Il faudra un hasard – et un peu d'ennui – pour qu'il compare les contenus des quatre feuillets et se rende compte que sur les pages impaires de l'avant-dernière copie est inséré un paragraphe différent, qui ne relève pas de la fiction mais du témoignage que l'auteure a voulu rédiger pour elle-même. Son objectif était de laisser une trace de la quête qu'elle a menée pour retrouver son neveu, qui avait été arraché à sa sœur à la naissance, dans l'une des prisons-maternités créées par le franquisme pour interner les femmes républicaines.

Mientras hablábamos a un tiempo de todo y de nada, me puse a hojear distraídamente la copia mecanografiada de *Óxido* y, sin ninguna finalidad concreta, se me ocurrió echarle un vistazo a los calcos hechos con papel carbón, pasé la página amarilla, la verde y la rosa. Y entonces regresé a la de color verde. Un momento: allí había un párrafo intercalado entre el segundo y el tercero, que no se correspondía con los otros. «Yo no quiero escribir esto. No quiero que se sepa lo que voy a contar y sin embargo, por alguna razón, aunque sólo sea esta vez, necesito hacerlo. Escribir es hablar para los ojos, y yo voy a hablar para los míos. Sólo para los míos.» (Prado, 2006 ; 402)

13. C'est donc un aspect particulièrement occulté de la dictature, et bien documenté par les historiens, que Prado place au centre de l'intrigue de son roman : les enfants volés du premier franquisme. Et pour ce faire, il met le palimpseste au cœur de son intrigue, puisque la vérité est recouverte physiquement par la fiction, reprenant ainsi l'image qui préside à la récupération

de la mémoire historique : découvrir les événements qu'au nom de la pacification de la société, les historiens auraient accepté de cacher.

14. *¡Otra maldita novela sobre la guerra civil!*, d'Isaac Rosa, est en soit un objet littéraire quelque peu hors norme : en 1999, Rosa publie, dans une petite maison d'édition de Badajoz, un roman sur la récupération de la mémoire historique intitulé *La Malamemoria*. Ce texte raconte la quête d'une « plume de l'ombre » chargée, en 1977, d'écrire l'autobiographie d'un cacique du franquisme récemment décédé, à la demande de sa famille, qui souhaite le voir réhabilité. En 2004, Rosa publie, chez Seix Barral, son deuxième roman : *El vano ayer* parle de la répression des manifestations étudiantes de 1956 et de l'implication probable d'un professeur (imaginaire) de l'Université centrale de Madrid. Ce roman remporte un succès critique notable, et est lauréat du prix Rómulo Gallegos. Ici commence le roman qui nous intéresse, censé constituer le troisième tome de la trilogie de la mémoire d'Isaac Rosa :

Mi intención, honesta y confesable, era volver a publicar la que fue mi primera novela, *La malamemoria*. Ya que en su día apareció en una pequeña editorial, y tuvo poca circulación y menos lectores, me parecía buena idea ponerla al alcance de quienes se han interesado por mi última novela, *El vano ayer*. (Rosa, 2007 ; 9)

15. Or surprise pour l'auteur: un lecteur s'est infiltré dans le roman et a commenté chaque chapitre, chaque intertitre...

Por supuesto vamos a emprender acciones contra tal sujeto. Porque si en el caso de mi novela el daño ya está hecho, al menos evitaremos que se cree un peligroso precedente. Eso sería lo preocupante. Que cundiera el ejemplo y a partir de ahora los lectores, por mimetismo, se dedicasen a cuestionar las novelas que leen, hiciesen lecturas desafortunadamente críticas, subrayasen y anotasen los textos, los sabotearan como lo ha hecho este vándalo con mi obra (*Ibid.* ; 10)

16. Cet avertissement préliminaire de la plume de l'auteur, en date d'octobre 2006, est le seul qui échappe aux commentaires du Lecteur, puisque dès la page de titre du roman initial, nous trouvons le paragraphe suivant (en italiques, comme toutes les interventions du Lecteur) :

*¡Otra maldita novela sobre la guerra civil ! Una más, y además con título bien explícito. La malamemoria. La memoria mala. ¿Cuántas novelas de la memoria en los últimos años? Según el ISBN, en los últimos cinco años se han publicado 419 obras literarias (novelas, relatos y poesía) que incluían en su título la palabra 'memoria'. En toda la década anterior, entre 1990 y 1999, sólo 289 títulos con 'memoria'. Inflación de memoria, es evidente. Sumemos otros 162 títulos de la categoría 'Historia de España' que evocan, de una u otra*

*manera, la memoria. Algunos ejemplos:* La memoria prohibida, La memoria inútil, La casa de la memoria, El perfume de la memoria, Memoria arrodillada, Azul es la memoria, La sombra de la memoria, En los campos de la memoria, El latido de la memoria. *También zoológica:* La memoria del gallo, La memoria de los peces, La memoria de los lobos. *Y títulos reversibles: en el ISBN encontramos* Memoria del corazón, *pero también* El corazón de la memoria. La memoria de cristal *y poco después* El cristal de la memoria. Los espejos de la memoria, *y* La memoria del espejo. *Están* La memoria de la luz *y* La memoria del barro, *a los que aún cabe oponer* La luz de la memoria *y* El barro de la memoria. La piel de la memoria *deja sitio a una futura novela que se llame* La memoria de la piel. (Ibid ; 11-12)

17. Tous les commentaires du Lecteur sont de cette eau : ils soulignent la mauvaise qualité (objective) du roman premier, ses défauts, ses mal-adresses (dans l'intrigue, dans la caractérisation des personnages, dans le style...). Ils finissent par le recouvrir, si ce n'est physiquement (puisque les commentaires sont placés systématiquement en fin de chapitre, ou sous le titre de partie), au moins dans la lecture que nous en faisons, puisqu'on tend à accorder plus de valeur au texte du Lecteur qu'au texte souche – à telle enseigne que le titre du roman a changé ! Le métatexte finit donc par recouvrir le texte souche, qui reste encore lisible, et n'est pas qu'une trace. L'intrigue de ce premier récit est assez classique pour un roman de la mémoire, et c'est d'ailleurs l'un des reproches que lui adresse le Lecteur :

*El primer capítulo ya se apresura a plantear el que seguramente será hilo conductor de la novela: [...] la investigación desde el presente (aunque este presente sea 1977) sobre hechos del pasado, a partir de algún elemento casual, dudoso y enigmático (en este caso, un pueblo desaparecido y negado). Todo lo cual, siguiendo el previsible esquema común a tantas novelas de los últimos años (la investigación a partir de un hecho fortuito de algún episodio oculto del pasado), desemboca en el inevitable descubrimiento de... ¡Un secreto de la guerra civil! En efecto, una historia olvidada, un drama terrible del que nadie tiene recuerdo, unas vidas perdidas en el sumidero de la historia, etc., etc.* (Ibid. ; 24)

18. En effet, à partir d'une photo tombée d'un livre, le narrateur découvre un village victime de la vengeance du cacique local, et effacé par lui de la carte (et du paysage physique, puisque l'accès à la route a été recouvert par des terres agricoles). Il y a donc là aussi révélation, non d'un texte mais d'un événement qui avait été caché par un autre récit :

Alcahaz es... Una invención... una tontería... ¿No lo sabe? Un pueblo inventado, una historia para asustar a los niños... Es como un cuento de miedo, esas tonterías, ya sabe a qué me refiero. En todos los pueblos hay ese tipo de historias... Leyendas que se cuentan, que pasan de padres a hijos... Sin ningún fundamento real, pero que enriquecidas con cada generación... No más que tradi-



ciones orales... Y sirven realmente para asustar, vaya que sí... Yo tengo malos recuerdos... Mi madre me contaba la historia de Alcahaz como otros cuentan la del ahorcado o la de las ánimas del bosque; ella me metía miedo jugando, era terrible... Imagínese: un pueblo, decía ella, perdido en ninguna parte, y habitado por seres fantásticos, mitad mujer, mitad pájaro... [...] mujeres con forma de pájaro negro... atrapadas para siempre en ese pueblo que es como una jaula para ellas, y el que se acerca queda atrapado... (Ibid. ; 275-276)

19. Les deux romans de Rosa et Prado métaphorisent donc, dans leur structure comme dans leur intrigue, le reproche fait par la génération des petits-enfants à l'historiographie de la Transition : le fait d'avoir accepté de cacher, de taire, les événements susceptibles de réveiller les anciennes rancœurs. C'est ce que le narrateur de *Mala gente...* dénonce à son tour :

¿Para qué iban a desenterrar lo que tan bien enterrado dejó la Ley de Amnistía de 1977, en la que quedaban absueltos todos los delitos de rebelión y sedición, así como los delitos y faltas cometidos con ocasión o motivo de ellos, tipificados en el Código de Justicia Militar? Gracias a eso, la historia reciente de España, en lugar de dividirse en antes y después, se divide en superficie y subsuelo: este subsuelo en el que siguen cerradas las fosas comunes de Víznar, en Granada; los Pozos de Caudé, en Teruel; la Sima de Jinámar, en Gran Canaria; los campos de Candeleda, en Ávila, y Medellín, en Badajoz; el Fuerte de San Cristóbal, en Pamplona; el Barranco del Toro, en Castellón, o los camposantos de Lérida, Cartagena, San Salvador, en Oviedo, Colmenar Viejo, en Madrid, o Ciriego, en Santander. (Prado, 2006 ; 217)

### **Porosité entre les genres, échos entre les textes : transtextualité et récupération de la mémoire historique**

---

20. Les romans de Prado et Rosa évoquent, sous la forme d'une fiction, des crimes du franquisme qui sont documentés par l'historiographie académique. Or c'est un élément qui frappe à la lecture des deux ouvrages : leur intertextualité avouée, revendiquée, avec des essais d'historiens. Alors qu'Almudena Grandes, par exemple, a pris le parti, dans ses derniers romans, d'ajouter une bibliographie commentée, Prado comme Rosa l'incorporent à leur récit, dans des passages au didactisme appuyé. Dans *Mala gente que camina* est introduite au fil du récit une liste des ouvrages que l'on peut supposer consultés par l'auteur pour offrir une plus grande assise historique à son intrigue : romans, mémoires, témoignages, publications périodiques, histoires de la littérature... On trouve ainsi cités *La repressió franquista a la universitat espanyola*, de Jaume Claret Miranda (thèse de

doctorat, 2004), *Testimonios de mujeres en las cárceles franquistas* (Tomasas Cuevas, 2004), *Desde la noche y la niebla (Mujeres en las cárceles franquistas)* (Juana Doña, 1978), ou *Los niños perdidos del franquismo*, de Ricard Vinyes, Montserrat Armengou et Ricard Belis (2003), par exemple. Pour les introduire dans la narration, l'auteur a recours à deux techniques : soit il les intègre au discours de son narrateur, Juan Urbano, sous forme de monologue ou de journal de bord de sa recherche, soit ces titres apparaissent dans les échanges entre Juan et sa mère, avec laquelle il vit. Entre eux se déroulent quotidiennement des joutes verbales assez artificielles, dans lesquelles transparaît l'objectif didactique de l'auteur. Cette tendance au didactisme est tout aussi marquée dans *La malamemoria*, ce que le Lecteur critique à maintes reprises :

*Se acentúa en este capítulo, además, un riesgo en este tipo de novelas, y en el que caen muchas de las narraciones referidas a la guerra civil: el didacticismo, la voluntad informativa (y algo educadora) que sobre la desinformada ciudadanía parecen tener los autores. (Rosa, 2007 ; 90)*

*[...] la habitual cháchara didáctica de este tipo de relatos: la exhibición documental del autor, que tras pasar meses en una biblioteca, copiando todo tipo de informaciones relativas a la época, decide ofrecer un retrato de época que parece un paseo por el museo de cera. (Ibid ; 210)*

21. Cependant, ce n'est pas l'auteur-narrateur de *La malamemoria* qui se montre le plus didactique, mais bien le lecteur/commentateur de *¡Otra maldita novela...*, qui, bien souvent, pour critiquer des maladresses de l'auteur-narrateur du texte souche, expose à son tour ses connaissances avec une suffisance certaine :

*Como tantas narraciones sobre la guerra civil, ésta muestra un episodio de represión con el que se intenta representar la brutalidad de la guerra en clave de denuncia. En este caso la matanza de cuarenta hombres y niños de un mismo pueblo, Alcahaz. Bien. Matanzas similares hubo muchas. En algunas localidades andaluzas se contaron por cientos las viudas y huérfanos. La represión fue sistemática [...] En algunos lugares hubo fusilamientos masivos durante toda la guerra [...]. Son decenas de miles de asesinados en toda España. Se podrían escoger muchos ejemplos válidos en funciones representativas para una novela. Lo hemos visto en otras ficciones donde se relatan hechos similares, con el mismo propósito. (Ibid ; 299)*

22. Après avoir reproché aux fictions de ne pas être suffisamment pertinentes lorsqu'elles détaillent les causes de ces massacres, le lecteur/ narrateur reprend son cours d'histoire de la répression, en citant, entre autres, Paul Preston. De la même manière, il essaie d'imaginer quelles ont été les lectures de l'auteur/narrateur de *La malamemoria*, pour lui inspirer cer-

tains épisodes : ainsi, d'après lui, la découverte du vieillard caché par sa femme à Alcahaz, dans une pièce aveugle, depuis près de quarante ans, s'appuie sans aucun doute sur l'enquête menée par les journalistes espagnols J. Torbado et M. Leguineche, et publiée en 1977 sous le titre *Los topos*. Les critiques du Lecteur portent sur *La malamemoria*, mais il est difficile de ne pas y repenser lorsqu'on lit *Mala gente que camina* : il se crée ainsi entre ces deux romans une intertextualité surprenante, voire troublante.

23. Elle est par ailleurs renforcée par la ressemblance frappante entre les deux narrateurs de ces récits : peu aimables, hautains, méprisants... Ils ont des prétentions scientifiques : le Lecteur d'*iOtra maldita novela...!* semble tout savoir à la fois sur le franquisme, son historiographie, et les romans de la mémoire historique, tandis que le narrateur de *Mala gente...*, qui a en projet un essai sur le roman du premier après-guerre espagnol qu'il intitulerait *Historia de un tiempo que nunca existió*, l'affirme : « soy un investigador muy minucioso, de los que siempre han sabido que en este oficio, el otro cincuenta por ciento del rigor debe ser la curiosidad » (Prado, 2006 ; 389). Ces prétentions sont-elles celles des auteurs des romans, Isaac Rosa et Benjamín Prado ? C'est une question à laquelle nous ne répondrons pas ; on notera simplement que cette posture, à mi-chemin entre la fiction et l'essai, est caractéristique du roman de la récupération de la mémoire historique, qui tend à brouiller les frontières entre fiction et réalité, en mettant en relation les personnages fictifs avec des personnages réels (ici, par exemple, Carmen Laforet, Miguel Delibes, Mercedes Sanz Bachiller, Carmen de Icaza...), comme pour faciliter l'accès du plus grand nombre à une historiographie complexe et abondante. La récupération de la mémoire historique apparaît comme un courant transgenre, susceptible d'être porté par l'université autant que par les créateurs de fiction, dans un but commun de révélation d'une réalité occultée. Dans une certaine mesure, les écrivains de la mémoire historique rempliraient donc un rôle citoyen en essayant de donner une plus grande publicité à des travaux scientifiques réservés à un petit nombre.
24. Et pourtant... le dernier paragraphe d'*iOtra maldita novela...!*, à la charge de ce lecteur-critique qui a recouvert de ses commentaires le premier roman d'Isaac Rosa, est un appel à la remise en question de ces écrivains :

*Ya todo esto, ¿qué queda de esa mala memoria contra la que se alzaban las armas de la literatura? ¿Y qué queda de las víctimas? ¿Y de la guerra? ¿Qué queda de las intenciones vindicativas del autor? Nos tememos que, una vez más, la guerra, la memoria, las víctimas, se convierten en pretexto narrativo, y lo que se pretendía una novela revulsiva se conforma con una historia entretenida, un ejercicio de estilo, una convencional trama de autoconocimiento y, por supuesto, de amor. Eso sí, con la guerra civil al fondo, actuando de referente atractivo, reconocible, donde el lector se siente cómodo y se muestra curioso. Novelas como ésta pueden hacer más daño que bien en la construcción del discurso sobre el pasado, por muy buenas intenciones que se declaren debido a las peculiaridades del caso español, a la defectuosa relación que tenemos con nuestro pasado reciente, la ficción viene ocupando, en la fijación de ese discurso, un lugar central que tal vez no debería corresponderle, al menos en esa medida. Y sin embargo lo ocupa, lo quiera o no el autor, que tiene que estar a la altura de esa responsabilidad añadida. (Rosa, 2006 ; 444-445)*

## **Bibliographie**

---

### Ouvrages étudiés

PRADO Benjamín, *Mala gente que camina*, Madrid, Santillana, « punto de lectura », 2007 (2006).

ROSA, Isaac, *¡Otra maldita novela sobre la guerra civil! Lectura crítica de La malamemoria*, Barcelona, Seix Barral, 2007.

### Bibliographie citée

GODICHEAU François, « La guerre civile espagnole, enjeux historiographiques et patrimoine politique », *Vingtième Siècle*, n°127, 2015/3 (« Histoire et conflits de mémoire en Espagne »), juillet-septembre 2015, p. 59-75.

MICHONNEAU Stéphane, *Un récit mémorable. Essai d'égo-exorcisme historique*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017.

PALLOL Rubén, « Le renouvellement du corps des professeurs d'histoire pendant le premier franquisme », *Vingtième Siècle*, n°127, 2015/3 (« Histoire et conflits de mémoire en Espagne »), juillet-septembre 2015, p. 101-115.

E. TOUBOUL, « La récupération de la mémoire historique... »

RICHARD Élodie et VORMS Charlotte, « Transition historiographique ? Retour sur quatre-vingts ans d'histoire de l'Espagne, de la Seconde République à la transition », *Vingtième Siècle*, n°127, 2015/3 (« Histoire et conflits de mémoire en Espagne »), juillet-septembre 2015, p. 13-41